

# Le solo est loin de faire cavalier seul

**DANSE** Festival à Angers, reprise de pièces de Decouflé ou Carolyn Carlson... Né à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, le genre est en pleine forme.

**L**orsqu'il danse en troupe, l'interprète s'expose, et se mesure à d'autres pour un dialogue, fût-il à l'unisson. Lorsqu'il se produit en solo, il se cherche lui-même. Le solo est né à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'art bascule et pour longtemps, dans les terres de l'expérimentation. « Le solo est l'une des figures emblématiques de la naissance de la modernité en danse », écrit Claire Rousier dans son ouvrage sur le solo de 2002. Devenue depuis codirectrice du Centre national de danse contemporaine d'Angers, qui organise à partir d'aujourd'hui le Festival Solo, elle veille à ce que les élèves créent au cours de leur seconde année d'études un solo de cinq minutes. « Cela permet d'aborder la chorégraphie et tout ce qui l'accompagne, musique, lumière, technique, dit Theo, 19 ans. J'avais envie de parler de la violence inhérente à la nature humaine, je me sentais habité par Orange mécanique. Le sujet est récurrent en danse, mais je ne savais pas comment le traiter de manière originale. J'ai essayé de danser avec un bout de viande pour représenter notre animalité. Je me suis intéressé

**ARIANE BAVELLIER**  
@arianebavellier

au cannibalisme, sa relation au christianisme. Pendant mes cinq minutes, j'évoque autour de la salle en mangeant peu à peu cette viande et en dansant avec elle sur l'Ave Maria de Schubert. »

La règle avec le solo, c'est qu'il n'y en a pas. Il y en a que cela déconcerte : « Le solo, ça ne m'intéressait pas du tout, jure Philippe Decouflé qui reprend Solo à Chaillot du 29 mai au 8 juin. Pour moi, la danse ça commençait à partir de trois interprètes. Un duo soulève toujours les mêmes histoires de couple. Le solo, ça tournait trop autour de soi-même. Il fallait vraiment être trois pour aborder des sujets plus complexes et notamment traiter l'abstraction. » Decouflé a 40 ans lorsqu'il se retrouve soudain sans projet, suite à un contrat américain qui a mal tourné. Pour s'occuper, il donne un stage de vidéodanse au cours duquel il découvre un procédé optique : par un simple feedback vidéo, le danseur peut générer une image qui se démultiplie sur écran. Un seul danseur peut ainsi créer une foule ! Malgré les explications de Decouflé, lui seul réussit à faire fonctionner cette invention. Elle sera le principe de son solo qui lui tourne depuis quinze ans avec les cinq mêmes complices de l'ombre. « J'ai toujours pensé que si on ne pouvait plus danser pour montrer, on ne pouvait plus



Carolyn Carlson a créé le solo *Mandala* pour Sara Orselli (ci-dessus) dans lequel la danseuse tourne pendant vingt minutes sur elle-même.

chorégrapheur. Reprendre ce Solo c'est comme une cure de jouvence, improviser entre les points fixes comme mon corps le peut ce soir-là, revivre l'expérience d'être face à un public, réussir à la tenir comme un performer de one-man-show. On s'aperçoit que quand on est seul, on a un pouvoir immense, confie-t-il. Et dans ce Solo, je livre les clés de ce que je suis comme homme et comme artiste. »

**« On s'aperçoit que quand on est seul, on a un pouvoir immense »**

PHILIPPE DECOUFLÉ

Le solo est-il forcément un autoportrait ? D'une forme un peu particulière, puisque, contrairement à celui qui est peint ou écrit, il évolue avec les rides du modèle. « Pas vraiment, dit Cristiana Morganti qui reprend *Moving With Pina* du 25 au 29 juin aux Abbesses (Paris XVIII<sup>e</sup>). Quand Pina Bausch est morte, le monde s'est mis à brüer de bêtises sur la

manière dont elle travaillait. J'ai écrit mon solo et le suivant, Jessica and Me, pour remettre les pendules à l'heure. »

« Quand on crée pour une compagnie, on passe par des idées. Pour le solo, on est en prise directe avec l'intuition et l'imagination. On se parle à soi-même, mais un solo n'est pas juste un autoportrait puisqu'il se transmet », explique Carolyn Carlson, grande papesse du genre qui a débuté avec *Density 21.5*, avant de créer *Blue Lady* qu'elle a transmis à un homme, Tero Saarinen, ou *Dialogue avec Rothko* qu'elle a confié à l'étoile Marie-Agnès Gillot. « Quand je transmets, je réajuste tout pour ajuster aux lignes et à l'énergie du nouvel interprète. Seule l'idée reste la même. Mais quand j'écris des soli pour un autre, je m'arrange pour me brancher sur sa solitude et ses doutes d'artiste et y mettre ses spécialités pour que personne d'autre ne puisse l'imiter. Ainsi Mandala pour Sara Orselli. Elle tourne vingt minutes sur elle-même. Il n'y a qu'elle pour réussir cela. »

Aurélien Bory, depuis dix ans, poursuit l'exercice de créer des soli pour d'autres.

Il a choisi trois femmes prodiges dont il a exploré le rapport à la danse : Stéphanie Fuster, danseuse de flamenco qui a sidéré Israel Galvan, Kaori Ito, coqueuche des chorégraphes contemporains, et Shantala Shivalingappa, danseuse indienne, adulée notamment par Bartabas et Pina Bausch. « Des femmes, c'est important, parce qu'elles s'engagent par rapport à la danse à laquelle elles décident de consacrer leur vie. C'est un engagement qui n'est pas attendu par le monde, un combat qu'elles portent seules. En outre, ce sont des figures de femmes - Isadora Duncan, Martha Graham, Valeska Gert... - qui jalonnent l'histoire du solo, comme si la danse était du côté de la femme ou du féminin, une chose insaisissable et qui ressemble à la grâce, explique-t-il. Je ne pense pas que j'en créerai d'autre. Pour chacune des interprètes, le processus de création a été de tenter quelque chose ensemble, et de se laisser la possibilité que ça n'aboutisse pas si l'on n'est pas convaincu au final que le solo tombe juste. » ■ **Festival Solo, à Angers (49), jusqu'au 22 janvier, et aussi Jan Fabre au théâtre de la Bastille (Paris XI<sup>e</sup>) du 16 au 31 janvier.**

# La star du concert n'était pas celle que l'on attendait

**CHRONIQUE** À la Philharmonie, la pianiste chinoise Yuja Wang a déçu, tandis que le chef «MTT» y a débuté avec brio à 74 ans.



**LE CLASSIQUE**  
Christian Merlin

**Y**aurait-il du Docteur Jekyll et Mister Hyde en Yuja Wang ? Commentons d'abord par balayer une idée reçue due à la paresse intellectuelle. Sous prétexte que la pianiste chinoise arbore des robes sexy et des talons de 14 cm, et communique comme une rock star, le public s'est persuadé que son jeu était flamboyant et plein de fantaisie. C'est tout le contraire. Elle joue de manière très objective et sérieuse, faisant passer la fidélité à la chose écrite avant ses trouvailles d'interprète. On peut s'en apercevoir avec son dernier CD chez DG, récitai enregistré à Berlin : Scriabine et Ligeti y sont impressionnants d'une maîtrise souveraine qui fait au contraire paraître Rachmaninov et Prokofiev un peu carrés, presque impersonnels. Comme si son respect de la



Le chef américain Michael Tilson Thomas dirigeait, le 9 janvier, pour la première fois une formation française, l'Orchestre de Paris. HIROYUKITO/NYT-REDUX-REA

lettre soit tantôt mettait dans le mille, soit passait à côté de l'éprit.

C'est malheureusement le mauvais côté de Yuja Wang que nous avons eu l'autre soir à la Philharmonie de Paris. Invitée par l'Orchestre de Paris, elle y

jouait le *Concerto* de Schumann. Concerto, vraiment ? Première déception : pas une fois elle n'a dialogué avec l'orchestre, semblant jouer sa partie sans se préoccuper du chef. Schumann, vraiment ? On avait peine à reconnaître

le lyrisme et la poésie de cette œuvre frémissante, jaillie d'une plume amoureuse. Très lente dans les pages lentes (l'intermezzo n'en finit pas), très rapide dans les sections rapides, la soliste plaquait un jeu puissant et anguleux, se resserrant soudain à faire tellement ressortir la main gauche que l'on perd la ligne de chant. Deux bis agiles et aériens venaient brièvement nous rappeler quelle grande pianiste était celle qui venait de passer allégrement à côté du *Concerto* de Schumann.

## Ciseler les équilibres

L'intérêt du concert résidait surtout dans les débuts du chef américain Michael Tilson Thomas, dit «MTT», à la tête de l'Orchestre de Paris. Débuts ? Oui, vous avez bien lu : à 74 ans, le disciple de Leonard Bernstein, qui mettra fin en 2020 à vingt-cinq ans de règne à l'Orchestre symphonique de San Francisco, fait partie de ces maestros internationaux pour qui les formations françaises, longtemps, n'ont pas figuré sur la carte. Son sourire pendant les applaudissements, mais aussi la qualité de l'orchestre semblaient suggérer des regrets

rétrospectifs, peut-être aussi l'envie de revenir. Dès l'*Ouverture* du *Carnaval romain*, on a été sensible à l'art avec lequel il a évité toute tentation de spectaculaire cliquant, pour ciseler les équilibres et le cantabile avec élégance.

En seconde partie, la *Deuxième Symphonie* de Brahms bénéficiait du même traitement, obtenant un son de cordes moelleux et opulent (presque trop, tant elles dominaient les vents). Les archets phrasaient large et long, tandis que le hautbois de Michel Bénét accomplissait une fois de plus des prodiges de douceur. La gestuelle très latérale du chef, les bras le long du corps, nous a tous jure par un frémissement, mais cela ne gêna visiblement pas un Orchestre de Paris sous le charme, pour une symphonie de très belle facture. Non sans un petit côté extérieur, comme nous devons bien avouer le ressentir souvent dans les interprétations «MTT». ■

» Retrouvez Christian Merlin tous les dimanches de 9 heures à 11 heures. Prochaine émission : «Les Orchestres de radio allemands» (2/2)

# « Retour à Reims » : Ostermeier se fait un film

**THÉÂTRE** À l'Espace Cardin, à Paris, le metteur en scène allemand affadit le texte de Didier Eribon.

ARMELLE HÉLIOT aheliot@lefigaro.fr

**U**n homme très en vue dans le monde intellectuel français, appelé à enseigner dans de grandes universités étrangères, auteur d'ouvrages documentés sur la pensée, au XX<sup>e</sup> siècle, un homme qui s'est engagé dans les combats de son époque, publie un jour un très étrange livre, sous un titre très simple : *Retour à Reims*. Didier Eribon n'a pu retrouver la ville où il est né et où il a grandi que parce que son père, avec qui il avait rompu près de quarante ans auparavant, était mort. À sa parution, le texte frappa beaucoup les lecteurs. On était au cœur d'un démar-

che très singulière. Eribon, né en 1953, parlait de sa vie, de sa famille, ouvrière et pauvre. Deuxième d'une fratrie de quatre garçons, le seul à avoir fait des études. Un père manœuvre, qui avait deviné que son fils était gay, et le rejetait violemment. Une mère aimante et dénuée, femme de ménage.

## Complaisances un peu naïves

Didier Eribon s'interrogeait, par-delà son destin, sur le glissement du monde ouvrier, communiste, vers l'extrême droite. Aussi ancré dans l'intime soit ce questionnement, il est, dix ans après la parution du livre, toujours aussi actif. Laurent Hatat signa une adaptation sobre et émouvante de *Retour à Reims* avec Sylvie Debrun et Antoine Mathieu, en

2014. Thomas Ostermeier livre à son tour sa version. Il l'a d'abord fait en allemand, avec Nina Hoss, comédienne exceptionnelle mais aussi fille du leader des Verts, Willi Hoss.

Pour la version en français, il conserve un montage de films, un peu de Reims et beaucoup de manifestations ouvrières ou étudiantes. Un montage qui mêle les années, même s'il suit à peu près le fil chronologique. Il imagine une situation : ce film est inspiré par *Retour à Reims*. Un réalisateur l'a conçu. Cédric Eckhout le joue. Il est la plupart du temps dans la cabine technique avec à son côté Blade Mc AlimBaye, musicien très connu dont le grand-père a fait la guerre dans les tirailleurs. Cet artifice permet au metteur en scène de se livrer à des considérations

plus ou moins aiguës sur l'état du monde et de la France en particulier, avec même une pincée de « gilets jaunes ».

Une jeune femme (Irène Jacob, impeccable) enregistre le commentaire du film, mais elle est ligotée et les questions qu'on lui demande d'adresser à Blade Mc AlimBaye sont enfantines. Elle se rebelle. Elle représente la lucidité, une distance critique. Mais cela ne suffit pas à écarter les complaisances un peu naïves qui sous-tendent ce travail. Toute la force de l'écriture de Didier Eribon est comme affadie par ce traitement très scolaire. Dommage. ■

**Retour à Reims, Espace Cardin (Paris VIII<sup>e</sup>), jusqu'au 16 février, à 20 heures du mardi au samedi, dimanche à 16 heures. Durée : 1h45. Tél. : 01 42 74 22 77.**



Cédric Eckhout et Irène Jacob, dans *Retour à Reims*. PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS